

RADA IVEKOVIĆ

COHÉRENCE ÉPISTÉMOLOGIQUE,
TRANSMISSION ET
COMMUNICATION
DANS LE PASSAGE DU
SOCIALISME AU NATIONALISME

Rada Iveković, philosophe et indianiste, ancien professeur à l'Université de Zagreb, est actuellement enseignante de philosophie à l'Université de Paris-8. Outre livres et articles en serbo-croate, elle a publié notamment : *Orients: Critique de la raison postmoderne*, Paris, Noël Blandin, 1992; *Europe-Inde-postmodernité*, dir. par R. Iveković et Jacques Poulain, Paris, Noël Blandin, 1992; *Briefe von Frauen über Krieg und Nationalismus* (avec Biljana Jovanović, Maruša Krese, Radmila Lazić, Duška Perišić-Osti), Frankfurt a/M, edition suhrkamp, SV, 1993; *La Croatie depuis l'effondrement de la Yougoslavie*, dir. par R. Iveković, Paris, L'Harmattan, 1994; *La balcanizzazione della ragione*, Roma, manifestolibri, 1995. En outre, avec le "Europe and the Balkans International Network", elle a déjà publié *Le pouvoir nationaliste et les femmes*, Occasional Paper No.1, Longo, 1996.

COHÉRENCE ÉPISTÉMOLOGIQUE, TRANSMISSION
ET COMMUNICATION DANS LE PASSAGE
DU SOCIALISME AU NATIONALISME*

L'expérience de la génération de nos parents du temps de la résistance au nazisme et de la Seconde guerre mondiale ne nous a pas été transmise, à "nous", la génération responsable de cette dernière guerre des Balkans. Ou bien, si elle l'a été, le message n'est pas bien passé, en partie sans doute à cause de la manière dogmatique de sa médiation. Il y eut comme une coupure de mémoire qui fut à la base du paradigme politique. Sa puissance consiste dans le fait qu'il ne se laisse pas percevoir. "Leur" expérience antifasciste avait été érigée en culte, un culte que "nous" aurions à célébrer en mémoire de leur sacrifice "pour nous". Le temps de toute une génération (ou de plusieurs), "notre" présent, fut recouvert, ou scandé par le temps passé de la Révolution. Ainsi ce passé fut de fait nié avec l'histoire. "Nos" jours n'avaient de réalité qu'en ce qu'ils commémoraient et reproduisaient ce temps passé, le "leur". Un temps devenu heureux rétroactivement, car créateur d'univers et tentative acharnée de donner du sens. "Nous" étions la génération qui n'aurait pas eu de souci, et donc pas de destin politique, pas de responsabilité, la génération non-sujet. "Nous" serions l'incarnation de la vie heureuse, ceux qui, un jour, pourraient jouir du bonheur à "leur" place, ceux qui auraient toutes les réponses sans jamais avoir à en poser les questions. "Nous" avions donc l'obligation de ce bonheur, le "leur", que nous incarnions, nous garantissons que "leur" lutte n'avait pas été vaine. "Ils" avaient créé l'Etat, le système (peu importe lequel, car tout système en est capable), "ils" étaient au pouvoir jusque dans et après le dépérissement naturel de leur génération et même quand "nous" prenions la relève, puisque "nous" n'étions que leurs ombres. La liberté, l'indépendance "nous" avaient été «données». Ce dont on "nous" avait fait cadeau était «bon» et définitif. "Nous" n'aurions pas de poids à porter. En fait, "nous" étions la génération historiquement irresponsabilisée, née d'un grand sacrifice (le "leur"), la tranche d'âge qui n'aurait pas à combattre. Le fait que le sacrifice de l'universel demeure nul et non venu restait occulté (neutralisant le particulier, justement, par l'universel). "Nous" incarnions la contraction du temps, la préfiguration du bonheur idéal, joui «par anticipation à travers "nous"», par "eux". Le propre sacrifice de la deuxième génération, irréprésentable en tant que tel, et invisible, avait été justement la disparition du temps présent réel où "nous" serions impliqués au profit d'un temps idéal absolu, présent métaphysique et transréel, dont "nous" serions les gardiens. Tels des mineurs éternels, béats et reconnaissants de n'avoir aucune

* Cet article a été prononcé au colloque de Bologne-Forlì *Europe and the Balkans: How They View Each Other – Identities and Perceptions, Autarchies and Differences at the End of the 20th Century*, tenu les 5-6-7 décembre 1996. Il est un extrait de *L'autopsie Yougoslave. Essai de psycho-politique*, inédit à l'heure qu'il est (1997); certains extraits de ce livre ont été publiés ou sont en cours de publication dans des revues; v. notamment «L'autisme communautaire» dans *Transeuropéennes*, n. 9, 1997, pp. 65-70.

responsabilité ni pouvoir de décision, sécurisés à mort par ce déterminisme bienheureux. Dans ce temps idéal, l'essentiel est de ne «pas» avoir d'expérience directe de la fondation mais d'y adhérer aveuglément et de bon gré, et de dépendre du mode indirect. "Notre" expérience de vie ne compte pas, ou bien ne peut jamais être mise en rapport avec les choses fondamentales, telles que le pouvoir, le sens, les valeurs symboliques, l'image de la société.

L'image officielle que la collectivité se fait d'elle-même correspond de moins en moins à la réalité des individus. Le système repose sur «l'ignorance» de la génération-fille. Bien sûr, il faut se garder d'entendre cette histoire de génération tout à fait à la lettre, puisque ceux qui avaient été sujets et avaient donné du sens et toute une forme de vie, s'étaient eux-même politiquement démobilisés aussi. Mais symboliquement, le schéma devrait tenir, surtout si une troisième génération est introduite pour compléter le cycle. Identifiés comme le peuple («*narod*»), "nous" étions la preuve de leur réussite. Le peuple avait accès par délégation. S'"ils" étaient le Père, le peuple était le Fils. En effet, on ne parlait en général que des fils du socialisme, du pays ou de la révolution. Les filles ne comptaient de toute manière que pour des garçons manqués. Cette masculinité systémique, comme maladie éternelle de toutes les gauches, est en même temps le point principal ou la possibilité, aléatoire, de continuité et de parenté entre le socialisme et les nationalismes subséquents. Autrement dit, cette continuité n'est possible que grâce à l'enracinement profond du patriarcat. Le socialisme autogestionnaire n'a jamais liquidé le machisme et le patriarcat, même s'il a, de par son souci égalitaire «abstrait», «accordé» certains droits aux femmes. A l'heure du nationalisme, les femmes apprennent rapidement que ces droits là sont les premiers sacrifiés. Car, il y aura nécessité, à nouveau, de recoudre les déchirures. Le seul compromis «gratuit» en apparence, est celui qui peut toujours se faire, sans qu'il y ait danger de mise en cause, sur le dos des femmes.

Que la troisième génération (ceux qui sont nés vers et après les années soixante) témoigne elle-même comment elle a pu vivre les mêmes événements, par la bouche de l'écrivain Vladimir Jokanović, né en 1971. Elle a eu recours à la fuite, dit-il: "L'univers feutré du socialisme dans lequel est née et a grandi ma génération, reposait en paix sur de tendres et nobles mensonges en lesquels l'on pouvait vivre jusqu'à cent ans tout en restant un enfant dans l'âme, à condition d'y croire. Nous avons cru, sans beaucoup de raison, que nous méritions de ne vivre que des choses belles [...]. [...] A avoir été poussés à la guerre, à la pénurie et à la pauvreté, la réponse presque unanime de ma génération a été la fuite: la fuite à l'étranger, la fuite dans la violence, la fuite vers les univers artificiels de la drogue ou de l'alcool, la fuite éperdue de la réalité. [...] Je ne sais pas s'il s'agit d'une damnation héréditaire de cette région, mais la génération dont la majorité s'est trouvée ainsi profilée, s'est bien montrée complètement incapable de changer sa position par quelque action de masse énergique, ce qui n'est que confirmé par l'évolution, les protestations et les démonstrations qui ont eu lieu"¹.

Lorsque je parle ici de "paradigme politique", je ne prends cette dimension politique que comme partie d'un «paradigme épistémologique plus large, ou d'une cohérence épistémologique».

Une société cohérente qui se tient et qui fonctionne plus ou moins bien, «nécessite» et entretient un système épistémologique cohérent, un modèle de savoirs et de représentations logiques et, parfois, fait-elle appel à un certain choix de civilisation. J'appelle choix de civilisation (ayant principalement développé ce concept dans mon travail portant sur la philosophie indienne et comparée)² – dans le sens le plus large – l'ensemble de tous les vecteurs culturels, de toutes les figures linguistiques, symboliques et de pensée, de toutes les manières, croyances, de toutes les créations de sens, de tous les entrelacs de pouvoir, de symbolisation, de toutes les données et/ou de toutes les présuppositions qui sous-tendent une *Weltanschauung* dans la

¹ Vladimir Jokanović, interview dans le journal «Nezavisne», 19-04-1996, pp. 38-39, à l'occasion de la sortie de son roman portant sur la guerre, *Esmarh*, Novi Sad, Matica Srpska, 1995.

² R. Iveković, *Orients: Critique de la raison postmoderne*, Paris, Noël Blandin, 1992.

mesure où ils sont implicites dans cette culture et dans cette société en général, et dans la mesure où ce «sont eux» qui permettent qu'un énoncé particulier soit reconnu comme en faisant partie. Un choix de civilisation possède un modèle gnoséologique ou une cohérence épistémologique correspondants dans le sens le plus large. Cela veut dire, que la manière «comment» se transmet et «comment» est échangé le savoir, «comment» les expériences sont transmises d'une génération à l'autre ou au dedans de la société, entre divers groupes, communautés, cercles culturels ou unités, la façon «comment» la communication est entretenue, – que tout cela permet à cette société de fonctionner et de se reproduire. La communication à l'intérieur (verticale tout aussi bien qu'horizontale) et avec l'extérieur est vitale. Ne pas entretenir de communication signifie être en guerre. Un modèle épistémologique ne consiste pas seulement en ces manières de communiquer et de transmettre les expériences et le savoir, mais garantit également une certaine cohérence entre l'image de soi (d'habitude auto-indulgente) et la réalité. Un écart entre les deux peut se creuser considérablement en temps d'incertitudes, alors que ses proportions mesurées impliquent en général une société dynamique. Par ailleurs, il est impossible d'imaginer la transmission du savoir et la communication comme en dehors de tout cadre institutionnel. Quand les institutions s'écroulent, le savoir, l'information, la communication ne passent plus.

En temps de crise particulière, une société perd sa "cohérence épistémologique", ce qui veut dire que le clivage entre la réalité et l'image de soi augmente et que le lien se déchire éventuellement. Il y aura alors rupture de la représentation et une sorte de scission herméneutique implicite. Plus la blessure est grande, plus la société se fonde (ou plutôt, se refonde) sur un mensonge, ou sur un idéal qui a peu à voir avec la réalité. Si tel est le cas, tôt ou tard la non-vérité se fera jour, et un nouveau paradigme sera proposé, n'importe lequel. Cette logique intérieure qui tient une société ensemble, et la tient de surcroît ficelée avec son modèle de perception, de représentation et de savoir, s'effondrera alors, tout comme la totalité (rationalisée, imaginaire, symbolique, mais également réelle) se sera brisée. Dans la pire des issues, la totalité maintenant recherchée apparaîtra comme un «diktat» de guerrier, une absence de choix. Ce ne sera pas la totalité du rêve poétique, de l'enfance, ou de l'utopie heureuse et créatrice qui auraient pu, également, en découler. Dans la spécificité yougoslave de cette dernière guerre, ce sont d'ailleurs des poètes, des écrivains, des professeurs, des intellectuels qui se sont chargés de "reconstruire" la totalité par les mots d'abord, puis par les armes. Pour qu'une société se tienne et que son paradigme épistémologique soit fonctionnel, il faut qu'il y ait passage ou transitabilité de bas en haut et vice-versa, c'est à dire que le modèle de pouvoir (symbolique et non) se reproduise et prospère. Il faut que l'individu se reconnaisse au moins partiellement dans le modèle donné. Mais il est également nécessaire, afin qu'il n'y ait pas d'entropie, que la communication horizontale (entre les différents groupes – linguistiques ou autres) ait cours.

La disparition de la totalité, surtout typique de la modernité, qui a lieu dans l'effondrement, peut être décrite comme une perte de logique et de paradigme épistémologique unifiants. Il s'agit d'un même processus. La totalité est l'idéal d'un ensemble-tout-entier (l'origine, la fondation) qui est soutenu par une garantie consistant en un récit. Dans la modernité (y compris, bien entendu, dans le socialisme), la totalité tribale, "ethnique", "raciale" est, dans le cas idéal, remplacée par un modèle plus ou moins rationnel et abstrait qui fait appel à l'universel, et qui transcende les différences. Le cas "pur" est rare, sinon inexistant. En tout cas la société dite socialiste, nonobstant sa forte tendance universalisante et modernisatrice, reste encore parsemée de rappels à l'origine, à la nature etc, puisqu'elle a, pour une grande partie, encore des racines à la campagne dans des milieux traditionnels. Le recours à la "tradition", même quand il a lieu en milieu plus ou moins urbain, est la négation de la modernité. Mais les réminiscences tribales n'auraient eu que très peu de chance de reprendre le dessus si un profond clivage entre la réalité et l'idéal politique, rationnel, ne s'était produit. Cette rupture qui faisait que l'image qu'on (se) donnait de soi, un soi idéal, ne collait plus à la

réalité, qui faisait que la norme ne correspondait pas à l'état de fait, et que donc la vérité nous apparaissait d'emblée «scindée», a été la chance des paradigmes nationalistes. On est arrivé à produire deux échelles de vérité avec deux niveaux de savoir et de "réalité", qui étaient dissociés, et c'était là la «rupture épistémologique» en question: tout savoir nous parvenait contenant «déjà» la coupure, et cette scission ne devait surtout pas être interrogée. Ainsi, le fameux clivage entre la "théorie" et la "pratique" faisait partie intégrante de la transmission même des connaissances. Par exemple, de l'autogestion, l'axiome (le "savoir") disait d'avance que la théorie en était bonne, mais que dans la pratique elle ne fonctionnait pas. On appelait cela la dialectique. Il n'était pas question d'interroger le type de rationalité (une rationalité pauvre et exclusive) en vigueur. A une époque précédente et plus naïve encore, ou dans d'autres pays, il s'agissait officiellement de la rationalité du socialisme scientifique. C'est bien cette rationalité qui était supposée donner du sens à l'expérience dont les générations d'après la deuxième guerre avaient été les cobayes. Mais ce "mythe fondateur" moderne n'a pas suffisamment "pris". Surtout, écartant au loin toute idée d'irrationnel (séparant ainsi radicalement, et imprudemment, la raison de la déraison), cette rationalité a créé un paradigme exclusif opérant seulement dans son univers, laissant à la merci du principe opposé «tous les autres univers possibles». S'il n'y avait pas de place pour l'irrationnel dans cet univers là, rien en sa logique rationnelle ne pouvait empêcher la créations d'autres univers suivant d'autres paradigmes. Car la rationalité Une ne peut se représenter comme unique que si elle prévoit, justement, même si ce n'est qu'involontairement, la multiplicité qu'elle interdit. Le paradoxe en est la condition et la manière d'existence. Sa narration à elle (car elle en possède une aussi) laisse des espaces en quelque-sortes extérieurs, ouverts, le moment venu, au mythe de refondation historique par le récit de l'origine supposée unique et séparée (de la tribu), même si ces espaces restent, en principe, ouverts à d'autres dénouements virtuels de par l'ouverture de toute modernité. Tout dépendra alors des autres conditions. La régression dans le nationalisme autorise, à l'heure de la perte des certitudes et des valeurs, de renouer avec la certitude absolue, promue en vérité. La «résurrection» (à la lettre) du peuple ou de la tribu permet de s'assurer qu'un sujet ne se constituera pas dans la langue et comme positionnement politique, et de présenter à sa place l'imposture d'une conscience collective.

La totalité est une narration, une histoire, et il n'y a pas de nation sans narration. Le récit, une "biographie de la lignée nationale" est indispensable à cause de la discontinuité et de l'oubli constitutif (cet oubli est complémentaire d'une mémoire sélective) de la nation en devenir. Plutôt que d'être basé sur une mémoire transparente, le récit «tient lieu de mémoire» dans la reconstruction d'une totalité. Celle-ci est également une promesse d'avenir heureux par le conte (par l'histoire proposée) dépensé à l'avance. Lorsque cette narration ne peut plus affirmer de continuité avec une origine (fictive ou réelle, peu importe pour le mécanisme!) ou lorsqu'elle commence à prétendre à quelque autre origine, la cohérence (épistémologique) s'effondre. Il sera toujours tenté désespérément de remédier à cette perte par d'autres oublis et de nouveaux souvenirs collectifs. Ces tentatives de réparation sont à la fois les recherches d'un sens nouveau, d'une logique nouvelle, d'une justification (et même d'une légitimation) nouvelle, elles sont l'effort de construire un nouveau paradigme.

Le clivage entre les deux niveaux de réalité (ou de vérité) implique deux choses: d'une part, établir une certaine distance depuis l'origine (ou du texte sur l'origine); mais d'autre part, il implique l'imposition d'un intérêt particulier «en tant que» général et commun. Le récit sur l'origine constitue souvent un rapport sujet-objet, et donc déjà une certaine scission. C'est ici qu'apparaît une blessure dans le tissu social, ou bien aussi entre des parties du monde (Nord-Sud, par ex.). Il s'agit d'un «différend» quand le sens de l'un n'a pas de signification dans le langage de l'autre, alors que celui-ci est dominant. Les modèles binaires dévoilent leur réelle asymétrie symbolique, produisant l'inégalité qui, elle, sous-tend le monde. Au sein de cette asymétrie, l'"autre" (ou le tiers), celui/celle qui est représenté, n'apparaît pas à la «première» personne. Son expérience ne compte pas, n'est pas perçue, et ne correspond

pas à la norme. L'autogestion est en effet un mécanisme raisonnable, rationel, parfait dans son abstraction "tant" que la pratique concrète n'y intervient pas. Il est donné d'«avance», dans le savoir qui le concerne, que l'expérience en "gâche" la théorie. Sa pratique, qui devrait être vécue comme libératrice, est souvent ressentie comme une corvée par tous sauf par ceux qui sont attirés par une participation possible au pouvoir, même local. Autrement dit, l'expérience de vie réelle de l'autre/du tiers n'apparaît pas dans la représentation que l'on s'en fait ou dans le langage, si ce n'est en tant qu'exception «pratique» qui confirme la règle «théorique». L'autre reste cet impensé, ce «directement»-impensé (cet impensé-direct) et ce qui ne se laisse pas penser sur le mode immédiat. Justement, on n'arrive à le penser que de biais. Cette troisième personne n'a pas accès à la parole ou, si elle l'a, elle n'est pas entendue, ce qui revient au même. Car, le seul langage qu'on lui propose est «dépeuplé», sans corps et sans traces de la vie réelle, un langage où, justement, il n'y aurait pas d'autre et où personne ne s'entendrait parler puisqu'il n'y aurait pas de rapport. Ce langage-là n'a pas de profondeur, il n'est que surface, il ne parle pas de l'expérience vécue ni de la vraie vie, il donne seulement le modèle à suivre. Il ne reconnaît pas non plus de multiplicité ni d'extériorité, il ne reconnaît que le collectif sacrifiant l'individu au nom de la totalité. Le socialisme n'en est pas l'unique forme, mais l'une d'entre elles seulement.

Lorsque le fascisme réapparut à l'horizon avec son lamentable cortège de revendications territoriales et nationales, avec la violence, l'agression et la guerre, les générations maintenant adultes, jeunes et moyennes, ne trouvèrent rien, dans leur vécu propre, avec quoi le mettre en rapport, puisqu'elles n'avaient eu droit à aucune expérience directe. Le "retour en arrière" dans le recours renouvelé au fascisme n'est qu'apparent: c'est de ne pas avoir compris que le fascisme est une mentalité de tous les temps qui se développe quand les conditions s'en présentent (et pas l'affaire d'un passé historique), qu'on a pu se retrouver face-à-face avec lui. Ces conditions, c'est qu'il n'y eut pas de sujet vivant au présent, et c'est dans cette absence, et non dans la réapparition du fascisme (qui en est l'un des effets seulement), que se situe l'écrasement de la dimension historique. Bien au contraire de ce qu'avaient voulu croire les parents, cette génération-ci n'était pas le moins du monde vaccinée contre le phénomène. Elle était vaccinée, en revanche, contre l'entendement de la politique en général, contre la responsabilité propre. Nourrie d'ennuyeux rituels pseudo-politiques. Elle avait été conditionnée à être politiquement apathique et sans orientation. C'est donc cette tranche d'âge-là qui fit la guerre, en partie par hasard, comme les masses suivent. Mais son irresponsabilité systématique et inévitable, la nôtre, se transforma du jour au lendemain «en la responsabilité concrète et la culpabilité» de cette guerre-ci, justement parce que la vérité de l'irresponsabilité, fût-elle voulue ou inculquée, peu importe, revient à une responsabilité causale véritable et profonde. Cette guerre aurait pu être évitée, mais il aurait fallu pour cela que nous soyons des «sujets» politiques, et que nous oeuvrions dans ce sens.

Dans cet univers de subjectivité apparente et de semblant d'expérience, en ce monde de staticité, il est difficile de trouver une raison et un sens pour travailler et agir. L'indifférence reste plus probable, en tant qu'absence de volonté. Cette «illusion» de vie, de même que la violence, est encore l'une des plus hautes formes de sentiment de réalité que peut atteindre le non-sujet en essayant de s'objectiviser (d'exprimer ce qu'il ne possède pas, mais ce qu'il souhaiterait avoir), en tentant de sortir de lui-même. Ne pas être sujet, pour ceux qui ont grandi après la Seconde guerre mondiale dans le système de la génération des pères, est une sorte d'asujettissement. Ne pas être sujet à partir de et après la dernière guerre balkanique, par contre, est une tout autre forme de disparition, de ceux qui n'étaient déjà pas de véritables sujets, puisque objets et remplaçants des fondateurs de la période précédente. Une partie de la génération fera la guerre, en nationalistes. Une autre partie disparaîtra de l'espace public. Cette deuxième manière de ne pas être sujet est bien plus radicale et troublante, car elle élimine le nom et l'identité. Là où il n'y a pas d'espace public, il n'y a pas non plus d'"espace psychique" possible.

La guerre est un cas extrême de la constitution et de la définition d'un sujet, puisque celle-ci implique, dans le sens classique, une certaine violence. Le sujet est également toujours un processus politique, même quand il n'est pas à proprement parler un sujet politique, puisqu'il s'agit d'emblée d'un rapport. A «l'issue» de cette guerre-ci, de nouveaux sujets politiques sont apparus, les nations, les "ethnies". La tribu est réapparue dans cette régression nationaliste vers le lieu parental, le lieu d'origine et dans l'identification avec la figure paternelle nationale. Il s'agit de tribus nouvelles, basées sur un clientélisme politique religieux (de fonctionnement religieux, mais pseudo-croyant). De nouvelles cartographies de la région firent leur apparition. De même que l'Europe se définit, encore, par ces guerres réelles ou potentielles et ces effondrements à ses frontières (Yougoslavie, USSR, Tchétchénie, Albanie etc) et ne se fait sujet qu'à travers elles et par ses propres ingérences et positionnements par rapport à elles, les nouveaux sujets politiques dans les anciens pays de l'Est se cristallisent par les conflits en cours. C'est-à-dire qu'ils ne sont pas forcément des sujets bien définis au début du processus, mais peuvent le devenir en cours de route. La tribu n'est pas une fatalité du socialisme, elle est une virtualité et une menace constante de relapse existant partout à tout moment. Mais l'unité de la tribu (et «l'unité» peut-être plus que la tribu elle-même) peut rester durablement une nostalgie des configurations ultérieures quand celles-ci sont ébranlées et n'ont pas le courage d'assumer un univers en perpétuelle transformation et incluant le risque.

Il ne faut sousestimer ni le poids du symbolique ni la création de sens qui façonnent à leur manière ce processus. Ainsi, la violence réelle est employée contre de la violence crainte, anticipée par la narration, ou imaginaire. Symboliquement, elle a le devoir de justifier "notre" violence contre "eux", de lui donner un sens, qui n'est jamais interprétée que comme défensive. Ce n'est pas par hasard si, tout au début de la guerre yougoslave, on a pu entendre dire à un écrivain nationaliste qu'il fallait "donner un sens à la guerre".

Ce pourrait être la leçon générale de l'effondrement de la Yougoslavie. Rien n'est jamais acquis par l'histoire une fois pour toutes, mais cette constatation n'autorise aucunement d'en conclure au fatalisme ou à la prédétermination.

La différence insurmontable

Cette guerre est sexuée comme toute guerre, ou peut-être plus, car c'est aussi une guerre pour la restauration du patriarcat. Le corp maternel est celui de la Yougoslavie, espace utopique (et donc de nulle-part), de la nation ratée par souci d'équilibre entre les nationalistes, par l'inefficacité de ses propositions de mythes de fondation sur un sens absolument rationnel, définitif et sans faille. C'est son corps, le corps de la mère-patrie (de la matrice), qui symboliquement se déchire, ses «*membra disjecta*» sont partagés entre les (certains des) nouveaux Etats-nation en formation. L'ennemi sera désormais celui qui ne sait pas défendre ses femmes et ses frontières. La redéfinition des frontières est dans le même temps la reconstitution de la différence sexuelle, nécessaire au maintien de toute idée de pureté et donc de pureté ethnique aussi, de multi-culturalisme etc. La différence est creusée, créée, à tous les niveaux, y compris dans la langue là où il n'y en avait pas.

Voilà une application possible, mais non nécessaire de la différence et de son concept. "Vive la différence" disions-nous dès soixante-huit alors même que l'apartheid célébrait ce slogan. Nous n'avions pas encore compris que la différence en elle-même ne voulait rien dire, et qu'elle ne deviendrait un concept serviable qu'une fois articulé sur le fond d'un universel non-impérialiste, et travaillé à tout les niveaux de sa «flexion par le temps». Il a fallu par la suite être confrontés avec la différence de la différence, rendue apparente par les nouveaux communalismes, les nationalismes fascisants, les fondamentalismes post-coloniaux, surtout depuis l'effondrement du mur, et depuis les tribulations du post-modernisme. Il a fallu comprendre que toutes les différences ne peuvent pas se valoir, et que le multi-culturalisme n'est pas une solution dès lors qu'il oblige les individus à choisir un camp (de collectivité) et qu'il impose un champ divisé. D'une certaine façon, les bantoustans sont aussi du multi-

culturalisme, dans le côté-à-côté.

Lorsque l'Etat, avec la société yougoslave en devenir, rendit l'âme, de par un manque de transmission d'information horizontale et verticale, donc par manque d'intégration, et à force de violence, les communautés (dites, trop rapidement, ethniques) prirent vite le dessus et y contribuèrent, tout en se constituant elles-mêmes en sujet. Une communauté se construit sur le modèle patriarcal et monothéiste autour d'une figure de père-fondateur, à laquelle les individus sacrifient leurs individualités (récompensés de leur "sacrifice" personnel par l'accès à l'universel, et donc "sacrifiant" à soi-mêmes). La religion, prise en modèle, n'y est que prétexte, elle n'y défend pas l'accès à la transcendance mystique ou spirituelle. C'est en la "tribu" (la communauté nationale etc) que l'on se donne un dieu, et il ne s'agit de religion que dans la mesure où dieu figure pour la tribu en tant qu'instrument d'intégration. Le modèle étant masculin, les hommes qui choisissent d'y adhérer peuvent opérer une identification immédiate. Pour les femmes qui s'y joignent, le processus est plus compliqué car pour elles, l'identification (puisqu'avec l'autre sexe) est par définition ratée. Elles sont donc des nationalistes moins fiables (mais également nombreuses ou vociférantes). Ainsi pour les femmes, paradoxalement, c'est l'identification avec l'autre (dans l'adhésion au modèle paternel) qui est à la base du sentiment national. C'est une anomalie, comparée à la condition de l'homme qui, pour embrasser les idéaux nationalistes, reste dans le modèle du même et dans le rejet de l'autre. Il confirme par là simplement la communauté proposée qui est, dans le cas idéal, masculine, ce qui est historiquement acquis, symboliquement facilité, techniquement "normal" et normatif. Le nationalisme, en tout cas celui de la fin de la guerre froide en Europe, est non seulement le refus de l'autre ethnique, nation ou groupe linguistique, mais également et fondamentalement, l'exclusion du féminin. L'idéal nationaliste et communaliste, c'est de ne pas avoir à passer par l'autre (sexe, peuple, nation voisine etc) pour son origine, c'est-à-dire de naître par soi-même et en isolement complet. C'est un autisme historico-social, en même temps qu'une régression, psychologiquement parlant, à l'instance parentale. Le nationalisme fait passer des messages verticaux mais point de messages latéraux, si ce n'est par la violence (peuples ou pays adjacents, autres groupes linguistiques etc). Ce qui a, entre autre, condamné la société précédente seulement à demi-modernisée et à moitié urbanisée (le système dit socialiste), c'est bien sa complicité avec le machisme, avec le patriarcat ambiant, qui (n'ayant pas été éradiqués) ont présenté une opportunité inespérée pour l'implantation du nationalisme. On pourrait même parler de complicité des élites non-nationalistes avec les nationalistes sur ce point fondamental, toujours cependant présenté comme marginal. La responsabilité du socialisme et, parlant du point de vue de l'histoire des idées, la responsabilité de toutes les gauches, au pouvoir ou non, est incalculable dans cette affaire. C'est de ne pas avoir compris que l'inégalité et l'injustice dont souffrent les femmes dans toutes les sociétés connues, loin d'être une discrimination parmi d'autres, «est à la base» de toutes les autres discriminations, et est constitutive du système. Elle est radicale, historiquement non localisable, et précède structurellement (sinon temporellement) à toutes les autres. Ceci ne veut point dire qu'elle n'ait pas d'histoire, mais que l'histoire en est occultée (occultation qui fait partie du mécanisme). Elle a aussi un effet symbolique de premier ordre: elle est prise en modèle, en tant que consensus, pour justifier ou légitimer tous les autres types de discrimination. Il y a à son égard un consensus acquis de proportion mondiale. La dénoncer, signifie oeuvrer à l'éradication de toutes les autres discriminations aussi.

Chaque élément du discours politique est généralement sexué, chaque expression et chaque concept reçoit en principe une valeur sexuelle avec une nette préférence pour les attributs mâles plutôt que féminins. Les hommes sont des frères, ils sont les braves soldats qui défendent leur patrie, leur territoire, leur frontières, et aussi leurs femmes qui sont souvent identifiées à celles-là. Le héros national était et est devenu plus encore un homme. Les femmes ne sont que les mères de fils et de soldats inconnus, et ceux-ci n'ont de père que mythique, contre une mère réelle, symboliquement receveuse, aux noms de toutes les mères, de décorations étatiques.

Les hommes se sacrifiant pour la nation (quelle qu'elle soit) représentent le modèle idéal du type national. Le père de la nation, le vrai Sujet, se donne un monde, alors que les humains peuvent se faire sujet(s) dans la mesure où ils arrivent à s'investir dans son modèle. Par exemple, les frères, réfugiés sous l'égide du père dans la sécurité de l'universel. Les frères sont égaux entre eux et soumis au Père, qu'ils peuvent même arriver à contester ou à renverser d'après le mythe. (Et il s'agit bien de mythe et pas d'histoire, car l'esprit de la communauté, de la tribu et du clocher en question, est anti-historique.) S'ils y arrivent, ils se partageront le gâteau, mais ils ne sont pas prêts à le partager avec leurs soeurs. Celles-ci restent des mineures. Ce qui est rejeté (avec les femmes), c'est le mélange, pour donner place à l'uniformité et à l'origine dans et par le même.

L'autisme de la communauté

L'uniformité requise par l'adhésion sans exception au groupe (par exemple, dans la formule "fraternité et unité"), à la communauté, à la tribu, veut dire aussi la non-reconnaissance du temps. Dans l'immobilité de la création (à partir) du même, aucun changement n'est toléré. L'idéal de la nation, une idée toute masculine (dans le sens de faux universel), est mise en forme en tant que figure féminine: la nation, le monument à une idée en tout cas non féminine. La femme est l'incarnation de la nation, ou la nation est "féminine" «précisément» par ce que les femmes ne lui appartiennent pas vraiment, mais seulement par procuration. Comme elle n'appartient pas véritablement à la nation (centre d'homogénéisation et source de pouvoir), ailleurs la femme n'appartient pas vraiment à la caste non plus. Tous les rites d'initiation (au pouvoir partagé) l'ignorent, et la femme est toujours, d'après l'échelle qui lui est propre, de la plus basse caste socialement fréquentable. Elle a accès à la caste par le père ou par le mari, comme elle a principalement accès à la classe ou à la nation par l'intermédiaire de l'homme. Ainsi, «il y a au moins une continuité fondamentale entre le socialisme et les nouvelles ethnocracies nationalistes enterinées par cette dernière guerre balkanique, et c'est bien le patriarcat reconfirmé». Il s'agit d'un patriarcat particulièrement dur de type méridional. Le patriarcat, bien sûr, ne concerne pas seulement les femmes et leur statut, mais concerne toutes les mises en oeuvre et les symbolisations des hiérarchies sociales. Le consensus sur ce plan, nécessaire pour la continuité, a été accompli, il est sans faille. C'est pourquoi les femmes n'ont pas plus à attendre de leurs frères que de leur père symbolique. Dans le nationalisme, il s'agit, dans le mépris du temps (comme, dans le socialisme, à sa manière), de jouir à crédit de la nation donnée toute faite (et à la place de la vraie jouissance). Le nationalisme est ainsi une "économie psychologique" de fonctionnement capitaliste. La nation serait un «a priori» plutôt qu'un processus de subjectivation, et serait en dehors du temps, même conditionnel. Donnée à l'avance, la nation serait une forme de pseudo-rationalité décrétée, un mythe redoré en fonction de la communauté ou de la tribu. La subjectivation, elle (par exemple dans le devenir-nation), est toujours un processus violent. C'est celui de la soumission à soi du monde, ou de l'objet sacrifié, en tant que victime autrui, sauvegardé dans l'univers de l'autre comme sujet. Le récit de l'origine, qui renoue avec le mythe, la nature (le droit naturel), l'irrationnel, joue le rôle de fondation. Dans cette narration, où on ne fait plus appel aujourd'hui à l'universel (comme c'était le cas dans la modernité), on fait passer du passé fictif et reconstruit pour du futur certain et promis, c'est-à-dire pour l'idéal à poursuivre. En serbo-croate, "*novokomponovano*" s'applique à tout, de la musique aux mythes de refondation historique, où la "tradition", la "tribu", la "nature", l'"origine", la "vérité" ne relèvent que de la fiction créatrice d'une nouvelle identité (nationale etc) et nullement de l'histoire. L'histoire, elle, n'a justement pas besoin de la "tradition". La "tradition" à laquelle on fait appel dans le nationalisme est nécessairement faussée, ce qui est à reconsidérer en rapport avec le temps. Autrement dit, les tribus recrées par le nationalisme n'ont rien à voir avec les tribus d'antan, elles reposent sur l'oubli déjà avvenu de la tradition au profit de la "tradition".

Le clocher du bourg de province

L'introduction, ici, des concepts de Radomir Konstantinović dont le livre *«Filozofija palanke»* («La philosophie de bourg»³), oeuvre majeure de philosophie aussi capitale qu'isolée, en tant que prévision (de presque trente ans) du dénouement yougoslave, demande des clarifications terminologiques. Le terme central de *«palanka»*, à la fois bourg, province et village de plaine (dans le sens d'une limitation de l'horizon), n'a pas en lui-même de connotation chauvine, nationale ou nationaliste. La *«palanka»* est, chez Konstantinović, la forme, élevée au niveau de concept, de la cristallisation d'une société non encore entièrement intégrée, qui sort à peine, et pas tout à fait, de la culture rurale, pour tenter une première urbanisation. Théoriquement cette modernisation pourrait se faire, ou pourrait échouer. Cette société déjà citadine a encore des racines profondes dans la campagne, mais est déjà déclassée par le travail en ville. Il est important de comprendre que ce «bourg» n'existe, cependant, que comme «esprit» et en tant, justement, que la réalisation d'un monde, de son monde ou de son rêve, lui reste impossible. Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas de sujet, pas de vraie expérience dans la *«palanka»*, pas de tragédie non plus – puisque pas d'ouverture. Il n'y a que des simulacres de vie. Il y existe cependant un désir de monde et d'ailleurs, une sorte de volonté collective. C'est pourquoi l'esprit de bourg représente une agonie constante pour celui qui y adhère, qui se trouve ainsi en abîme entre l'unité de la communauté (tribale) et en même temps le désir impossible d'y échapper. Pour fuir, l'esprit de bourg s'invente un traditionalisme tribal que la tribu, elle, étant authentique, méconnaissait. La société décrite est à l'image de la société yougoslave et donc du socialisme (qui a ajouté aux migrations massives et précipitées vers les villes avec parfois pour les jeunes gens de milieux ruraux, un stimulant dans la carrière militaire), sauf que le socialisme n'est pas, en lui-même, fondamental, mais plutôt accessoire dans cette histoire. En effet, l'auteur n'en parle même pas, car foncièrement, aucun système n'est à l'abri de l'esprit de clocher. Konstantinović analyse en détail les formes de pensée de la *«palanka»* ainsi que sa philosophie sous-jacente, son esprit, à mi-chemin entre la réalité d'une société en partie encore, ou déjà, tribale et cultivant le mythe de l'origine commune, et une société moderne (en l'occurrence, socialiste) qui se donne des buts rationnels et transnationaux pour dépasser l'auto-limitation dénoncée de la société traditionnelle. De la *«palanka»* (désormais, le «bourg»), la route est ouverte vers un nationalisme, un nazisme, toujours possible, et celui-ci «peut» en découler, quoique non inévitablement. Les conditions nécessaires à la continuité entre la «société de bourg» et le nazisme, ou les nouveaux nationalismes, telles que Konstantinović les avait décrites, se sont constituées, et ont en effet porté au résultat craint. Les nationalismes tireront profit du pseudo-traditionalisme proposé par le bourg, et s'inventeront grâce à lui de nouvelles racines «anciennes» pour réaménager le patriarcat menacé. L'oeuvre de Konstantinović, même si elle est lourde d'un langage quelque peu hermétique, apparaît, en rétrospective, comme un ouvrage fondamental, sinon «l'ouvrage» sur ce que fut et est notre condition. Oeuvre solitaire, ce livre était alors resté pratiquement sans écho public (parce que prématuré?), comparé à des écoles de philosophie autochtones bien plus prisées à l'époque.

La violence du temps aplati

La violence entre en scène voulant faire croire qu'elle est inévitable. La réalité réelle ne compte plus, puisque le sujet-en-devenir (la nationalité se voulant Etat-nation «libéré» des autres) s'en construit une autre. La réalité construite (qui est une non-réalité, ou une non-

³ Radomir Konstantinović, *Filozofija palanke* (La philosophie de bourg), Belgrade, Nolit, 1981.

encore-réalité de remplacement), proclamée seule et unique, est inchangeable, et n'accepte ni le temps ni la transformation, puisqu'elle est décrétée par une vérité supérieure et salutaire.

La dimension historique est complètement aplatie dans les mythes de refondation pseudo-historique, nationale: "notre peuple, sans et avant les autres", ce qui donnerait droit à un Etat distinct même quand c'est au dépens des autres. Ce n'est dès lors que l'on s'arroge ce droit en le niant aux autres, que la violence devient inévitable. Elle se nourrit d'une identité tribale montée de toute pièce et en toute rapidité. La réalité est remplacée par une promesse de jouissance par avance de ce que l'on est supposé obtenir un jour – l'Etat-nation. Ce commerce avec ce que l'on ne possède pas, ce capitalisme psychopathologique, propose un soit-disant passé (une histoire figée et arbitraire de la grandeur passée présumée) à la place du futur, et élimine bien sûr en route le présent. En fait, il élimine le temps lui-même, avec la dimension historique. A ce sujet, Radomir Konstantinović écrit: "La violence, qui a amené la brutalité à son paroxysme, est la seule manière de «créer» une réalité («*stvaranja stvarnosti*») qui, en tant qu'existentiellement absente, 'intangible', accepte de répondre seulement au «grand coup» et, généralement, seulement à la grandeur, en tout: par les mots, par le geste, par l'attitude, par le défi. «Plus le sentiment de réalité est petit, plus est grande la nécessité de la violence»⁴. C'est ainsi que se construit un sujet (politique) violent. Il se donne une identité renfermée, refusant l'échange et la différence. Cette identité, dit plus loin Konstantinović, n'a rien de véritablement subjectif. Elle est tout au plus une identité objective, conséquente, et qui exige le sacrifice. Le sacrifice de l'autre est le plus souvent camouflé en sacrifice de soi, car sans sacrifice, sans douleur, le sujet souverain ne se fait pas. Il perpétue ainsi le partage de l'univers entre moi et le monde, en dualisme sujet-objet. Ce partage, qui se fait par la violence et dans le crime (dans la guerre, par exemple) est le seul moyen, paradoxal, dont dispose le sujet-en-devenir pour, justement, devenir sujet, c'est à dire pour atteindre son identité à lui-même. Cette identité du même est confirmée par l'exclusion violente de l'autre. Cependant, puisque l'autre n'est que l'autre du même, du sujet, sa projection, son extériorisation dans le monde (dans son objet), sa propre création dans le façonnement de lui-même, l'annihilation de l'autre, – revient toujours au suicide. Cette "identité objectivement-identifiée et subjectivement non-identifiée" est l'enjeu de la tragédie. "La réalité, ainsi, devient et disparaît dans le même moment, en devenant réalité par cette fin d'elle-même, dans cette violence criminelle qui est la tentative de la constitution par la destruction de la réalité du sujet dans le monde réel qui ne peut être réel s'il ne trouve pas sa fin et qui, par là même, ne peut se trouver en dehors du motif du sacrifice"⁵. C'est ainsi que la Yougoslavie se fit et se défit dans un même geste: en une entropie où la violence fut introduite pour maintenir l'identité identique du même sans changement, et dans l'espoir vain – d'écarter la violence. Non pas que la Yougoslavie fut condamnée dès le début et à jamais, au contraire: elle était, comme tout ce qui doit sa vie au changement et à la maturation, à réinventer et à justifier à chaque instant par ses générations vitales. Cela ne se fit pas. Sa création ne pouvait avoir eu lieu une fois pour toutes au passé et de la part de la génération précédente. Toute création est un acte, donc un changement continu. Elle n'a pas su entamer ce chemin pourtant nécessaire.

Il était impossible que toute cette construction ne repose que sur le Père de la nation, et sur un schéma périmé. Il fallait vivre dans le temps, et chaque génération devait s'en porter responsable, sujet, à chaque instant. Il fallait en créer les instruments, y compris les instruments de compréhension et d'analyse. Les générations suivantes, les nouveaux sujets et sensibilités politiques, culturelles, devaient y prendre part, et notamment les femmes, mais également ces identités qui, aujourd'hui, sont réduites (repliées) aux ethnies et nationalités, mais qui auraient pu évoluer autrement au contact d'autres stimuli. Le système politique était à renégocier, le système économique à adapter aux nouvelles conditions de l'après-guerre

⁴ *Ibid.*, p. 88.

⁵ *Ibid.*, p. 91.

froide, une réforme ou révolution de la rationalité à opérer, la culture à réinventer. Cela n'eut pas lieu.

C'est pourtant la violence réelle qui fut employée contre de la violence imaginaire ou anticipée par des récits. La violence imaginaire et anticipée (des "autres" contre "nous") fut invoquée pour justifier "notre" violence réelle et immédiate. Les plans du réel et de l'imaginaire ont été brouillés, avec le brouillage voulu du temps. C'est là le motif primaire de l'idéologie sous-jacente, de la philosophie provinciale et inconsciente, mais consistante, exaltant un à-peine-devenir-sujet, puisque toute l'identité que celui-ci se donne est encore trop souvent celle de la tribu, du sang, ou de l'ethnie imaginaire. En hurlant avec les loups, l'individu se sacrifie volontier à la communauté mais également à lui-même comme en faisant partie pour prendre part à l'universel (et le sacrifice en résulte alors feint). Il s'adresse au Père de la nation pour que celui-ci le reçoive en son sein avec ses frères, dans le culte des héros qui partage le monde. Le but est d'atteindre l'éternité immuable où il n'y aurait plus jamais de menace de modifications.